

Plutarque a-t-il menti?

L'Opinion de JACQUES BONHOMME poilu inconnu

*Nous commençons aujourd'hui une suite d'études sur la « tacticonerie » des grands chefs de guerre toujours au pinacle de notre bourgeoisie. On se souvient de la vive polémique qui mit aux prises récemment M. de Pierrefeu, rédacteur du communiqué pendant la guerre, auteur de G. Q. G. et de Plutarque a menti, et le général ***, avocat bénévole de toutes les gloires officielles. Après un officier embusqué et un général, il est bon d'entendre maintenant la voix d'un simple soldat.*

LE GÉNÉRAL ***. — Je sais bien qu'aucun général n'a été exécuté pendant la guerre... Mais dites-moi combien de profiteurs de la guerre ont été pendus ? Et pourquoi n'a-t-on jamais connu la liste officielle et complète des chéquards de jadis ?

(Plutarque n'a pas menti, p. 51-52).

Réponse de Jacques BONHOMME. — Pour les mêmes raisons, général.

]

Plutarque a-t-il menti ?

M. de Pierrefeu le prétend. Le général Trois-Etoiles le nie.

Cet excellent Plutarque n'a rien à voir dans cette controverse : elle dispute de toute autre question. Elle ne tend même pas à rechercher si les grands hommes doivent être tenus pour méritant leur réputation. Il s'agit, beaucoup plus humblement, d'élever ou non tel ou tel de nos maréchaux d'aujourd'hui au rang de « grands hommes ».

Mieux — ou moins encore — il s'agit des militaires, de la gloire militaire, de l'art militaire, voire de l'école supérieure de guerre.

Nous sommes, dans le monde, en Europe, quelques millions qui avons vu fonctionner cet appareil tragi-comique de la tuerie professionnelle. M. de Pierrefeu, qui vécut au Grand Quartier Général, nous dit, en termes académiques, tout ce qu'il y a de prétentieux et de pédant dans la moyenne, plutôt médiocre, des militaires de métier et d'élite qui l'entouraient. Le général ***, du mieux qu'il peut, démontre que le blanc est le noir, ou inversement.

M. de Pierrefeu rédigea, pendant la dernière guerre, le communiqué. D'une phrase habile, il transformait en victoire les insuccès les plus flagrants. Il sait comment se fabriquer la gloire.

Le général ***, aussi cavalièrement que peut le faire un chasseur à pied breveté, remet à sa place ce civil qui, admis par faveur spéciale (certes !) à un poste de choix dans le sanctuaire, ne sait pas garder le secret des mystères qui y sont célébrés.

M. de Pierrefeu a consenti à être le rédacteur du mensonge quotidien (1) ; du mensonge officiel le plus éhonté

(1) Voir l'aveu de M. de Pierrefeu dans *Plutarque a menti*, p. 15 et 16.

comme le plus néfaste. Il n'a cessé de crier « on progresse », jusqu'au ridicule, dont toute l'armée riait, en reculant. Il clamait à tout propos et hors de propos « succès et victoire », cependant que les munitionnaires s'engraissaient et que les militaires de profession briguaient et avançaient. Ceux qui se faisaient tuer savaient le faire par coquetterie envers eux-mêmes. Et le mépris à l'égard de la plupart de leurs chefs qu'ils n'ont cessé d'avoir, leur fut appris en partie par la platitude trop fréquente, par la vantardise souvent puéride dont M. de Pierrefeu, chaque jour, accouchait, non sans quelque constipation, à l'ironique joie des camarades des tranchées.

Le général *** s'irrite de voir ce complice d'hier parler trop. Mais il n'ose donner libre cours à tout son ressentiment. Car si M. de Pierrefeu voulait, nous saurions qui a inventé, avec le « on progresse », le « convoi ennemi détruit par notre artillerie en gare de Lassigny »... (alors que la gare de Lassigny était entre nos fils de fer et ceux des Allemands !!) et mille autres facéties, du goût de celles que font, entre eux, les aides-bourreaux.

Le général *** montre quelque mépris pour ce valet de plume qui parle trop librement de ses anciens maîtres, car il est bien entendu qu'entre militaires, le civil mobilisé n'est tenu que pour un valet d'armes, ou de plume, sous l'incontestable maîtrise du professionnel.



Dans leur débat, à propos de Plutarque, chacun exalte la vertu des siens. De la bourgeoisie civile chez M. de Pierrefeu, de la bourgeoisie militaire chez le général ***.

Mais chacun d'eux s'efforce de donner à son argument un tour philosophique. L'idée générale est toujours invoquée. Il faut admettre une bonne foi qui, chez l'un comme chez l'autre, ne peut qu'être certaine. C'est en toute sincérité que l'on s'efforce de croire à la supériorité de sa propre espèce ou caste, et de le démontrer à force d'arguments. Que ne démontre-t-on pas ?

Mais il est dangereux de s'exercer au jeu des idées. Le dictateur haïra toujours le penseur. Sans le vouloir, ces Messieurs éveillent les monstres endormis qui les étoufferont. Sans le vouloir, ils créent un débat où se consume un peu plus la ruine déjà fort avancée de notre société actuelle, de haute finance et de grosse industrie, cyniquement vouée au culte unique de la Force, de la Possession, du Gain, de toutes les conquêtes, de toutes les puissances anonymes auxquelles elle participe, et qui ne subsistent que par son armée.

M. de Pierrefeu et le général *** ont travaillé pour la Révolution, parce qu'il y a, dans leur sincérité d'intention, la volonté de vouloir mettre dans leur livre quelque chose d'honnête, de moralement élevé. Ce quelque chose est forcément révolutionnaire.